Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 9 (1857)

Vorwort: Discours prononcé à l'ouverture de la séance générale du 18 août 1857
Autor: Gobat

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

DISCOURS

PRONONCÉ A L'OUVERTURE DE LA SÉANCE GÉNÉRALE

du 18 août 1857,

par M. le pasteur Gobat.

Messieurs et chers collègues !

Si, lorsque le révérendissime Jean-Baptiste Sémon, de Montfaucon, reconstruisait, il y a près d'un siècle et demi, les murs de ce monastère, et imprimait partout à cette construction grandiose les traits de son remarquable génie, ce pieux abbé de Bellelay eût pu prévoir ce que deviendrait, un jour, le fruit de son travail, quelle n'eût pas été sa douleur à la vue de cette solitude jadis si animée et maintenant si déserte, de ces tours jadis si majestueuses et maintenant démolies ou tronquées, de ce sanctuaire désolé qui fut si souvent pour tant de fidèles une porte du Ciel, de tout cet ensemble jadis si vivant et si prospère, élevé comme un témoignage de la puissance créatrice de l'Evangile, livré désormais à la désolation et ne pouvant trouver d'autre destinée que d'être exploité au profit d'une industrie matérielle, comme pour avertir les générations futures du danger qu'il y a à négliger l'héritage

du Seigneur ! — Mais si, d'un autre côté, il eût pu prévoir que ces ruines mêmes deviendraient un jour le rendez-vous de l'élite de son pays ; s'il eût pu voir les enfants du Jura accourant des bords pittoresques de l'Allaine, de la Birse, de la Suze et des rives délicieuses de notre lac, pour se serrer la main dans une réunion fraternelle, le cœur palpitant du saint amour de la patrie, pour mettre en commun les précieux fruits de l'étude et de la science, mûris par eux dans le silence du cabinet, dans les sentiers solitaires de nos montagnes et de nos champs, ou dans le tumulte de la vie ; pour retremper, dans un cordial abandon, à l'abri de la défiance et des grotesque oripeaux d'une sotte pédanterie, leur foi, leur courage et leur zèle dans les grands souvenirs, ou dans les heureux transports d'une douce amitié ; — s'il eût pu voir, en un mot, la Société jurassienne d'émulation, entendre la lecture d'un de ses intéressants rapports, et suivre ensuite chacun de ses membres emportant, joyeux et content, dans sa sphère d'activité, des idées neuves, une ardeur et des forces nouvelles, décidément il n'eût pu s'empêcher d'entonner un *gloria in excelsis* et de dire à ses pieux compagnons assistant à la dédicace de son chef-d'œuvre : Ne vous réjouissez pas de ce que nous avons une demeure digne de l'auguste cause que nous servons, mais réjouissez-vous de ce qu'un jour les débris de notre gloire et notre souvenir réuniront dans cette hospitalière enceinte une société jurassienne, au patriotisme éprouvé, dont chaque membre sera un élément de lumière et de vie, un facteur de la civilisation chrétienne partout où les circonstances l'appelleront à diriger ses pas.

En effet, Messieurs et chers collègues, n'est-ce pas un fait réjouissant et remarquable tout à la fois que notre Jura, qui n'occupe qu'une place presque imperceptible sur la carte et dont les étroites vallées sont loin d'être favorables aux communications et aux déplacements, ait pu voir se former, dans son sein, une société comme la nôtre qui, constituée dans les circonstances les plus difficiles, composée des éléments les plus divers, n'a cessé de s'étendre, de s'accroître et de se

livrer à l'étude consciencieuse et approfondie de toutes les branches, à peu près, de la science. Forte aujourd'hui de plus de 150 membres effectifs qui représentent tout ce qui constitue la civilisation moderne, encouragée par de nombreux associés correspondants qui la représentent, de leur côté, avec distinction à l'étranger, la Société marche avec assurance, comme une puissante et noble phalange, et si jamais l'intérêt de notre Jura réclamait son intervention, l'opinion qu'elle pourrait émettre ne serait déjà plus un poids insignifiant dans la balance. Les diverses sections dont elle se compose ne sont peut-être pas aussi actives qu'elles devraient l'être, mais la réunion générale ne manque jamais de les réveiller de leur sommeil et de leur donner une nouvelle ardeur. Elle en est donc maintenant venue au point où elle peut être envisagée comme un des principaux éléments de prospérité de notre pays, comme un fanal brillant d'une vive lumière pour l'éclairer, comme un précieux moyen de rapprochement et de contact pour ceux de ses enfants qui sont devenus les dépositaires de ses intérêts les plus sacrés.

Et pour nous-mêmes, Messieurs et chers collègues, la Société jurassienne d'émulation n'est-elle pas une puissance majeure, j'allais dire indispensable, pour faire éclater et alimenter sans cesse en nous cette chaleur latente, ce feu intérieur qui se consumerait en pure perte dans l'inaction ou dans l'isolement ? On sort des études avec des connaissances étendues et variées, l'âme pleine d'une sainte et sublime poésie et l'on se trouve tout-à-coup lancé dans la réalité souvent la plus fade et la plus prosaïque, mis au joug ou attaché au timon difficile d'affaires qui absorbent tout. Que deviennent, pour l'ordinaire, dans ce cas, les connaissances si péniblement acquises, les talents les plus distingués ? Ils s'étiolent, ils languissent, ils deviennent étroits ou exclusifs et finissent par se perdre, ou par être dédaigneusement repoussés par une génération nouvelle à laquelle on est resté étranger ; on oublie ce que l'on a appris, on est devancé par le siècle, dont la course rapide ne s'arrête jamais, et ce sentiment émousse

les facultés les plus éminentes. N'ayant plus ni goût ni courage pour l'étude l'on ne songe qu'à expédier à la hâte les affaires courantes, sans s'inquiéter du niveau et des progrès de la science et, si j'ose me servir de cette expression, l'on tombe bientôt dans la catégorie du vieux fer. La Société d'émulation vient donc bien à propos fournir à ses membres la précieuse occasion de s'épargner un sort si fâcheux et si regrettable, en les tenant toujours en haleine, en les obligeant à apporter à la banque commune le riche trésor que, sans elle, ils enfouiraient très-probablement. C'est ainsi que nous avons vu naître bien des travaux précieux qui n'auraient jamais vu le jour sans elle et que des discussions du plus haut intérêt ne se seraient jamais engagées sans ses favorables auspices. Notre Société d'émulation n'est donc pas seulement un jardin fleuri que l'on cultive en amateur à côté du champ pénible de la vie, mais un riche et vaste domaine où l'on respire un air plus pur que l'air enfermé du cabinet et où l'on ne met jamais la main à l'œuvre sans la remplir abondamment des plus excellents produits. Elle vient en amie généreuse au devant du besoin d'expansion qu'éprouve tout homme qui pense, et lui fournit l'occasion de se multiplier, de se dépenser et de s'enrichir de ses dépenses mêmes. Que de moments délicieux passés à préparer un travail sérieux ou une communication intéressante pour la Société ; que d'ennuis dissipés par elle ou à son occasion ; que de précieuses trouvailles faites par ses soins ! Vraiment avec elle on ne vieillit pas, on reste jeune et vert en dépit du nombre des années qui s'accumulent.

Au reste, Messieurs, placés comme nous le sommes dans la vie active, ayant tous, soit des fonctions publiques à remplir, soit une influence à exercer autour de nous, quoi de plus naturel, de plus nécessaire que de chercher à nous voir, à nous entendre, à faire disparaître les préjugés et les préventions et à mettre de l'ensemble et de l'harmonie dans notre activité ? C'est un malheur, à mes yeux, pour un pays quand les hommes que les circonstances appellent à exercer une influence

sur ses destinées ne se connaissent pas, ne se voient pas et restent isolés sans lien extérieur pour les rapprocher. Le courage, le zèle et l'énergie se perdent ou font fausse route, on devient stationnaire et comme étranger à tout le monde, on ne voit que son clocher, ou bien emporté par la fougue des événements, on se laisse entraîner par le torrent dans les excentricités les plus étranges, l'homogénéité disparaît, les préventions augmentent, la discorde et la division envahissent le terrain et en fin de compte le pays finit toujours par souffrir en quelque manière de l'éloignement réciproque dans lequel se sont tenus les hommes qu'il a honorés de sa confiance. Ce fut donc une grande et patriotique idée qui présida à la fondation de notre Société et si jamais notre heureux pays put se féliciter de posséder un Thurmann, c'est alors qu'il mit la main à l'œuvre pour rapprocher sur le terrain de la science et de l'étude, les enfants du Jura qui lui semblaient faits pour s'estimer et pour s'entendre, et qui se connaissaient à peine. Aussi tandis que notre peuple voit de mauvais œil les courses fréquentes de ses fonctionnaires qui n'ont point de but, il approuve avec le bon sens qui lui est propre des réunions comme celle-ci et il vote, comme vient de le faire en notre faveur le conseil paroissial de Tavannes, des dons généreux pour les encourager.

Apprenons donc, Messieurs et chers collègues, à apprécier toujours mieux la Société d'émulation et à comprendre son importance pour nous-mêmes, pour le progrès des sciences et des arts au milieu de nous, pour l'intérêt général du pays que nous aimons tous. Soyons assidus aux réunions de section et ne nous isolons pas volontairement. S'isoler c'est mourir, mourir avant le temps, mourir d'une mort peu honorable. Mais surtout, Messieurs, travaillons, travaillons sans relâche et sans découragement. Travailler c'est vivre, vivre avec honneur, c'est être à l'unisson de la volonté adorable qui gouverne le monde et dont nous dépendons.

Mais, Messieurs et chers collègues, votre empressement à vous rendre à notre réunion générale, malgré le mauvais

temps que nous avions hier, m'autorise à bien augurer de l'avenir et c'est avec bonheur que je salue cette neuvième fête de la Société jurassienne d'émulation. Nobles fils du Jura, soyez les bienvenus à vos frères de l'Erguel et de la Prévôté. Recevez leurs sincères remercîments d'avoir répondu à leur invitation, et, à défaut de réception splendide, acceptez l'assurance de la sympathie la plus cordiale que j'ai été appelé à vous offrir de leur part.

Maintenant, Messieurs, avant que de passer à l'ordre du jour et de prendre connaissance du rapport que vous attendez avec impatience sur les travaux de l'année, permettez-moi de vous dire quelques mots sur Bellelay, que vous n'avez pas choisi pour notre rendez-vous d'aujourd'hui, sans avoir l'intention de consacrer quelques instants aux intéressants souvenirs qui s'y rattachent. Je serai d'autant plus court et d'autant plus incomplet que nous avons le bonheur de posséder ceux de nos honorables collègues que l'on ne trouve jamais au dépourvu quand il s'agit de fournir à propos une communication historique soigneusement préparée.

Au milieu du 11e siècle l'abbaye de Moutier-Grandval était une abbaye florissante. L'étendue de son territoire, qui comprenait celui de Neuveville jusqu'à l'Aar, la seigneurie d'Orvin, le Val de St-Imier, la prévôté de St-Ursanne, le Val de Moutier et de Soyhières avec une partie notable du canton actuel de Soleure, la rendait, pour l'époque, très-puissante. Mais, engagée dans les démêlés qui s'élevèrent entre le pape Grégoire VII et l'empereur Henri IV, ayant pris parti pour le premier contre l'empereur et l'évêque de Bâle, elle fut sécularisée par celui-ci qui, après lui avoir enlevé ses principales possessions, en fit un simple chapitre, sous la direction d'un prévôt, mais avec des propriétés encore assez considérables. Ce fut le premier prévôt de ce chapitre, le chevalier Siginand, qui fonda ce monastère dans une circonstance qu'il y a quelque intérêt à rappeler. S'étant un jour égaré dans les vastes forêts qui recouvraient alors cette con-

trée, en poursuivant à la chasse une *belle laie* et ne pouvant pendant trois jours retrouver ni son chemin, ni ses gens de Moutier, il fit vœu que, si Dieu venait à son aide, il bâtirait à l'endroit même où il avait tué le sanglier une maison pieuse qu'il doterait richement. Sa prière exaucée, Siginand donna suite à son vœu et fit élever une maison à laquelle il donna ce que le chapitre qu'il administrait possédait encore à Nugerole (aujourd'hui Neuveville) et dans ses environs. Cet évènement remonte à l'an 1156 et Siginand lui survécut de dix ans.

Telle est l'origine de Bellelay, dont le nom rappelle les mœurs de l'époque, et la fondation les sentiments qui en corrigeaient l'âpreté.

Cette nouvelle maison fut d'abord peuplée de religieux de l'abbaye du Lac-de-Joux, de l'ordre des Prémontrés, qui fidèles à la règle du pieux Norbert, le fondateur de l'ordre, se plaisaient dans les lieux sauvages et marécageux qu'ils savaient transformer en contrées fertiles. Le pape Innocent II sanctionna cette fondation à la demande expresse des conventuels par une bulle datée de l'an 1142, qui la déclarait inviolable et lui assurait les bénéfices qu'elle possédait, ainsi que ceux qu'elle pourrait encore obtenir, sous peine de la perte de l'honneur et de l'autorité, d'excommunication et de damnation éternelle. Le premier abbé fut le révérend Gerold, que la bulle mentionne expressément et qui mourut le 31 mars 1170. L'évêque de Bâle Ortlieb favorisa beaucoup cette institution naissante en augmentant ses biens et en lui accordant de nouveaux revenus. Le monastère reconnaissant célébrait chaque 13e jour d'avril son anniversaire en lui rendant hommage comme à son fondateur et principal protecteur. Ce couvent retirait les dîmes de plusieurs paroisses sur lesquelles il avait droit de collateur, mais il devait fournir, chaque année, une livre de cire au chapitre de Moutier, en signe de dépendance et pour droit de juridiction. Une administration sage et bien entendue, ajoutée à toutes les faveurs dont elle ne cessait d'être l'objet de toutes parts, fit bientôt

de l'abbaye un établissement riche et considéré qui ne tarda pas à être supérieur en réalité au chapître de Moutier, dont elle relevait. De nombreuses et puissantes combourgeoisies, comme par exemple, avec Berne, Bienne et Soleure, le privilége d'être dans les bonnes grâces de l'empereur entouraient Bellelay d'un prestige que la distinction de ses abbés relevait encore. Ceux-ci, déjà revêtus du titre de prélat, prirent depuis le concile de Constance la mitre et la crosse, et telle était la considération dont ils jouissaient que la présidence de l'assemblée des Etats du Prince leur était dévolue d'office.

On comprend que dans des circonstances aussi heureuses l'abbaye de Bellelay se soit développée d'une manière si remarquable. La sombre forêt dans laquelle Siginand s'était égaré n'existait plus. La hache des moines n'avait épargné qu'une large ceinture boisée destinée à les protéger et à favoriser leurs parties de chasse. L'aspect monotone et triste de la localité avait insensiblement perdu ce qu'il avait de sauvage et de menaçant et l'ingratitude même du sol s'était considérablement amendée. Le désert était devenu un centre de civilisation et la terre inculte un jardin. Cependant la température était loin d'être toujours favorable. Ainsi un révérend père dit à ce sujet : « Les étés sont frais, les hivers » plus secs qu'humides, les neiges très-longues, très abon- » dantes. Nous y avons vu neiger dans tous les mois de l'an- » née. D'abord de novembre en avril c'est la saison de la » neige ; de temps en temps il en tombe déjà en octobre et » encore en mai, bien qu'elle ne séjourne pas souvent ; il est » rare d'en voir en juin et en septembre. Le 30 juin 1739 il » neigeait à gros flocons pendant la procession qu'on fit à » Notre-Dame de Lajoux. Le 1er juillet 1755 il tomba non » pas de la neige à la vérité, mais du grésil. Le 9 août 1784 » la neige blanchit les toits et y resta jusqu'au lendemain, » jour de St-Laurent. Dans la nuit du 9 au 10 août 1782 il » fit une gelée blanche. » Malgré ces contre-temps on semait et l'on moissonnait là où précédemment l'on ne connais-

sait que des forêts vierges, repaire de toute espèce de gibier et de bêtes sauvages, et Bellelay posséda bientôt tout ce qui est indispensable à la vie. Fermes, greniers, moulins, scieries, une tuilerie même furent construits pour l'usage de l'abbaye et, par les soins de l'avant-dernier abbé, une maison d'éducation pour les pensionnaires qui venaient faire leurs classes à Bellelay. Mais la construction la plus importante est sans contredit celle de l'abbatiale actuelle que commença en 1728 l'abbé Sémon, dont, par une aimable attention de notre honorable collègue, M. Mandelert, vous admirez la noble et intéressante figure. Cette construction, calquée sur l'admirable modèle que venait d'élever à St-Urbain le révérend Malachie Glutz en 1712, réunissait la commodité, la solidité et l'élégance, comme vous pouvez encore vous en assurer aujourd'hui. Le côté oriental, avec la belle échappée sur le val de Sornetan, était occupé par les conventuels qui avaient chacun une cellule avec un bon fourneau; le midi, par les novices qui devaient se contenter de la chaleur du soleil; le couchant servait d'hôtellerie et renfermait les appartements réservés au Prince et le nord fermait le carré par une magnifique église avec deux tours gracieuses, munies d'excellentes cloches. La salle que nous occupons renfermait une riche bibliothèque avec de précieux manuscrits. Rien n'était oublié, salle de réception, salle de musique, salle d'étude, salle de conférences, réfectoire, cuisine, tout avait sa place parfaitement trouvée, et dans d'admirables proportions. La grande réputation qu'a faite aux caves l'excellente bière que MM. les propriétaires actuels, les frères Monnin, y fabriquent, prouve qu'elles ne le cédaient pas au reste. Et les jardins, Messieurs, et ce magnifique enclos, et tout cet ensemble de merveilles que nous avons si souvent admirées avec une éloquente tristesse..... Mais je m'arrête. Je n'entrerai pas dans d'autres détails qui n'auraient d'ailleurs que peu d'intérêt à côté de ceux qui vous seront communiqués encore dans cette séance même. Je dirai seulement, à titre de simple renseignement, que Bellelay a eu 42 abbés, qui se sont distingués par leurs

connaissances autant que par leur sagesse et leur bonne administration, et que l'histoire de ce monastère s'est déroulée sans secousses considérables et presque sans bruit jusqu'à la dernière qui a été décisive. Mais ce que je ne puis passer sous silence, c'est la vie intérieure des paisibles habitants de cette maison pendant les 660 ans de son existence religieuse.

Habitués que nous sommes à entendre dire tant de mal des monastères, vous serez étonnés, Messieurs, de n'entendre de Bellelay que du bien. Mais aussi n'était-il pas dans le Jura? D'abord l'élément jurassien était dominant parmi les conventuels; il n'y avait que peu et souvent point d'étrangers. Les révérends pères, habitués par leur origine à des mœurs pures, à une vie sobre, au goût pour l'étude, tenus en bride par un climat rude et une règle sévère, ne passaient pas leur temps dans la mollesse, dans l'oisiveté ou dans la satisfaction voluptueuse de leurs désirs, comme on le leur a injustement reproché. La chasse seule paraît avoir fait exception, et encore cette passion était excusable quand on songe que la contrée pullulait de gibier qui la ravageait et la désolait! Le temps qui n'était pas absorbé par les devoirs de la piété ou de la maison était presque généralement employé à l'étude et à des occupations utiles. La piété était sincère et sans bigoterie. Aussi grand est le nombre des hommes vraiment et profondément instruits qui figurent dans la liste des conventuels de Bellelay dont la plupart étaient gradués. A chaque instant on en trouve à la tête des colléges dirigeant l'instruction classique; quelques-uns professèrent avec distinction à l'étranger, et une paroisse s'estimait heureuse quand elle pouvait avoir pour pasteur un religieux de cette abbaye. La société des révérends pères était recherchée et estimée. Le pasteur Frêne de Tavannes, dont la foi et les connaissances ne peuvent être suspectes, entretenait avec l'abbé de Luce, son contemporain, des relations qui touchaient à l'intimité. Le portrait de ce dernier que vous voyez là lui fut dédié. L'esprit dominant de l'établissement était un esprit large et libéral. Jamais l'abbaye, cédant à une folle

ambition, ne s'immisçait dans ce qui ne la regardait pas. La loyauté et la franchise, l'aménité et la bienveillance constituaient toute sa politique dans ses relations avec le dehors. Le délassement favori était la musique dans laquelle excellaient quelques conventuels.

Vous le voyez, Messieurs, nous retrouvons là exactement le caractère jurassien. L'abbaye était dans le Jura et le Jura dans l'abbaye. Mais ce qui la distinguait essentiellement c'était la bienfaisance illimitée qu'elle exerçait. Chaque jour on distribuait du pain à quiconque en demandait. Dix ans avant sa dissolution la distribution dépassa mille quintaux dans une seule année. Outre cela l'abbaye recevait, avec une hospitalité vraiment orientale, tout voyageur qui la réclamait : on s'installait à table, on occupait sans gêne un appartement commode, on prenait part à tous les agréments de la maison sans que l'on put s'apercevoir que l'on était de trop ou que l'on devenait importun. Les étrangers, comme les voisins y recevaient toujours le meilleur accueil. Qui a pu lire sans admiration, si ce n'est sans émotion, la description vivement sentie que fait Bridel, dans sa *Course de Bâle à Bienne*, de la bienfaisance et de l'hospitalité de Bellelay ? Quand on l'a lue et que l'on sait que Bridel parle d'expérience, on est peiné de la légèreté avec laquelle un ouvrage plus récent parle de Bellelay. Si l'abbaye était riche elle faisait, certes, un noble usage de sa fortune en partageant ses revenus entre les strictes nécessités de la vie et le plaisir de faire du bien. La manière dont l'hospitalité s'exerçait nous explique pourquoi la partie du bâtiment, appelée l'hôtellerie, avait les proportions d'un des plus grands hôtels. C'était un hôtel, en effet, avec cette différence que l'on ne présentait point de mémoire.

Cependant ce n'est pas là que s'arrête la bienfaisance de cette sainte maison. Elle entretenait et élevait gratuitement, dans un bâtiment séparé, sous la direction d'habiles et pieuses maîtresses, seize orphelines prises dans les communes dont l'abbaye percevait les dîmes, pour les instruire dans les ou-

vrages de leur sexe. Ici encore M. Bridel s'extasie à la vue de cette école intéressante qui était pour lui un des plus beaux titres du couvent à la reconnaissance de la contrée. Et songez, Messieurs, que l'on n'était pas alors en 1857, où l'on crée plus facilement une école qu'on ne trouve d'écoliers disposés à la fréquenter.

Ce qui achève enfin de caractériser l'abbaye de Bellelay c'est l'établissement d'instruction supérieure fondé en 1772 par l'abbé de Luce que vous avez reconnu sur cette toile où vous le voyez entouré de jeunes collégiens. A peine élu abbé et voulant utiliser les talents et le savoir de quelques conventuels distingués, il fit élever en face de l'abbatiale un vaste bâtiment dans lequel devaient être instruits avec le plus grand soin les jeunes gens qu'on pourrait lui confier. Le prix modique que les revenus du couvent lui permirent de fixer pour la pension des élèves, amena bientôt de différents côtés soixante jeunes gens avec lesquels l'abbé de Luce put inaugurer un établissement qui remplissait une grande lacune pour l'époque et qui fournissait aux parents l'occasion, rare alors, de faire donner en toute sûreté et à vil prix nne éducation distinguée à leurs enfants. La méthode suivie consistait à donner aux élèves, outre l'instruction générale la plus étendue et la plus solide, une instruction particulière appropriée à la carrière spéciale qu'ils devaient embrasser. Les leçons d'agrément n'étaient pas oubliées, pas même celles d'armes et de danse. Les élèves portaient un uniforme bleu et rouge et avaient leurs jours d'exercices militaires, comme ils avaient leurs heures de théâtre où ils étaient eux-mêmes acteurs et orchestre. Ils jouissaient en général d'une grande liberté dans leurs récréations, mais la surveillance était de tous les instants, dans les salles d'étude, comme dans les dortoirs, aux jeux et à la promenade, comme dans les leçons. Cet utile établissement était devenu l'orgueil et l'objet de prédilection de l'abbaye qui retrouvait dans l'occupation qu'il procurait, de nouveau un but, une condition d'existence. Maintenant il n'existe plus, mais les pensionnaires de

Bellelay, qui ont survécu à sa ruine, prétendent n'avoir passé nulle part de plus beaux jours que dans cette maison dont ils emporteront le souvenir dans la tombe.

L'œuvre de De Luce nous montre que Bellelay marchait avec le siècle et que même il le devançait en vouant à l'éducation de la jeunesse une attention et une sollicitude que jusqu'alors on avait tout au plus accordée à son instruction. Nous en avons, au reste, un autre exemple dans le grand nombre de journaux politiques, artistiques et littéraires auxquels l'abbaye était abonnée et dont M. Mandelert a mis comme spécimen à votre disposition, une collection que j'ai lieu de ne pas croire complète.

L'histoire du couvent de Bellelay est une longue suite de services inappréciables rendus au pays et à l'humanité, comme d'ailleurs l'histoire de la plupart des monastères, quoiqu'on en dise. Ce sont eux, en effet, qui ont défriché et rendu fertiles des contrées immenses. Pendant longtemps ils furent la seule ressource des voyageurs qui ne trouvaient pas des hôtels à chaque pas comme on en trouve maintenant. Un de nos compatriotes a dit avec raison : « c'est dans » leur sein que les pauvres et les malades trouvaient des » secours et des soins charitables, les serfs opprimés un » refuge et une protection contre les violences et la tyrannie » de leurs seigneurs ; la science et la charité des maisons » religieuses étaient comme le contrepoids de l'ignorance et » de la barbarie qui régnaient dans les châteaux des sei- » gneurs, » et il cite à l'appui spécialement Bellelay. Sans relever d'autres bienfaits, en fallait-il davantage pour lui concilier l'attachement et la considération de tout le pays, même parmi la population protestante du voisinage.

Et cependant il n'a pu échapper à la sécularisation, je devrais dire au vandalisme dont il a été l'objet. Le 19 décembre 1797 le dernier abbé du monastère, Ambroise Monnin de Bassecourt, qui ne se trouvait pas entièrement à la hauteur de la gravité des évènements, dut quitter, avec tous les conventuels une demeure réputée sacrée, pour faire place à une

armée d'invasion, attirée par l'appât d'un riche butin. Les biens furent vendus à l'enchère et il n'y a guère de maison dans le pays où l'on ne conserve encore aujourd'hui avec une religieuse vénération quelque objet ayant appartenu au couvent de Bellelay en souvenir de sa gloire passée et en signe d'affection.

Félicitons-nous, Messieurs et chers collègues, que notre pays puisse fournir un tel monument et, puisqu'il devait subir un si triste sort, qu'il soit tombé entre les mains de la famille Monnin qui a daigné soutenir en faveur de la Société jurassienne d'émulation l'antique renommée qui en a fait la gloire pendant 660 ans.